

The Yankee Comandante

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Un crime parfait
Le Caméléon
Chronique d'un meurtre annoncé
Trial by fire

DAVID GRANN

The Yankee Comandante

UNE HISTOIRE D'AMOUR,
DE RÉVOLUTION & DE TRAHISON

Traduit de l'anglais par
VALERIA COSTA-KOSTRITSKY



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

Le présent texte a paru pour la première fois dans *The New Yorker* le 28 mai 2012. Il a ensuite paru en français dans la septième livraison de *Feuilleton*, au printemps 2013. La présente édition en reprend la traduction par Valeria Costa-Kostritsky.

La photographie reproduite en couverture a été prise le 5 mars 1960 à La Havane, lors de la grande marche en faveur des victimes de la double explosion, dans le port de la ville, du cargo français La Coubre, chargé d'armes en provenance de la Belgique. Cuba a alors accusé la CIA d'être à l'origine de cet attentat, qui a fait 75 morts et 200 blessés. D.R.

“The Yankee Comandante” Copyright © 2012 by David Grann.

Publié avec l'accord de L'Autre agence et de The Robbins Office, Inc.

© Éditions Allia, Paris, 2015.

PENDANT un instant, il disparut dans la nuit de La Havane. Il était comme invisible, comme il l'avait été avant d'arriver à Cuba, au cœur de la révolution. Puis la lumière des projecteurs l'illumina violemment, lui, William Alexander Morgan, le grand *comandante* yankee. Il se tenait debout, le dos contre un mur grêlé de balles, dans une douve vide entourant La Cabaña – une forteresse du XVIII^e siècle transformée en prison et située sur une falaise surplombant le port de La Havane. Des taches de sang étaient en train de sécher au sol, là où on venait de tuer un ami à lui, quelques instants plus tôt. Morgan, alors âgé de trente-deux ans, cligna des yeux sous la lumière. Il faisait face à un peloton d'exécution.

Les bourreaux regardèrent l'homme qu'on leur avait ordonné de tuer. Morgan mesurait un mètre quatre-vingts, il avait les bras et les jambes puissants d'un homme qui a survécu dans la nature. La mâchoire carrée, le nez pugnace et les cheveux en bataille, il avait l'allure avantageuse de l'aventurier rencontré dans les courts métrages que l'on projetait

jadis avant le film. Des photos de lui, montrant un homme semblable au rescapé d'une époque révolue, étaient parues dans des journaux et des magazines du monde entier. Les images les plus marquantes – qui dataient de la période où il se battait dans les montagnes avec Fidel Castro et Che Guevara – montraient Morgan, avec une grosse barbe, une mitraillette Thompson à la main. Bien qu'il fût rasé et portât un uniforme de prisonnier, les bourreaux reconnurent en lui le mystérieux *Americano* qu'on avait salué comme un héros de la révolution.

C'était le 11 mars 1961, deux ans après que Morgan eut aidé à renverser le dictateur Fulgencio Batista, menant Castro au pouvoir. Depuis, la révolution avait implosé et ses chefs avaient dévoré leurs hommes, tel Saturne dévorant ses enfants, mais l'image de Morgan face à un peloton d'exécution n'en était pas moins choquante. En 1957, alors que Castro était encore largement perçu comme un champion de la démocratie, Morgan avait quitté la Floride pour Cuba, d'où il avait gagné la jungle et joint les rangs des guérilleros. Un observateur dirait plus tard de lui : "C'était un peu Holden Caulfield avec un fusil." Il fut le seul Américain dans l'armée rebelle et le seul étranger, si l'on exclut l'argentin Guevara, à

parvenir au plus haut rang de l'armée, celui de *comandante*.

Après la révolution, le rôle de Morgan à Cuba suscita encore plus de fascination, quand l'île fut prise dans la grande bataille de la guerre froide.



Un Américain qui connaissait Morgan dit qu'il avait été l'"espion en chef de Castro" – et le *Time* le décrivit comme un "habile agent double né aux États-Unis".

À présent, Morgan était accusé d'avoir conspiré pour renverser Castro. Le gouvernement cubain soutenait qu'il travaillait pour les services secrets américains – qu'il était, en réalité, un triple agent. Morgan avait nié ces accusations, mais même certains de ses amis se demandaient qui il était vraiment et ce qui l'avait amené à Cuba.

Avant que Morgan ne soit escorté à l'extérieur de La Cabaña, un prisonnier lui demanda

s'il pouvait faire quelque chose pour lui. Morgan répondit : "Si tu sors d'ici vivant, ce dont je doute, essaie de raconter mon histoire." Morgan avait compris qu'il n'en allait pas seulement de sa vie : le régime cubain allait altérer le rôle qu'il avait joué au sein de la révolution, peut-être même le supprimer des archives publiques, et le gouvernement américain allait classer les documents le concernant dans des dossiers confidentiels ou les "nettoyer" en caviardant des passages à l'encre noire. On allait l'effacer, d'abord du présent puis du passé.

Le chef du peloton d'exécution cria : "En joue !" Les hommes levèrent leur fusil belge. Morgan craignait le pire pour Olga, sa femme – qu'il avait rencontrée dans les montagnes – et pour leurs deux petites filles. Il avait jusqu'ici toujours réussi à dominer les forces de l'Histoire et, en dernier recours, il avait demandé l'autorisation de s'entretenir avec Castro. Morgan pensait que l'homme qu'il avait appelé un temps son "ami fidèle" ne pourrait jamais le tuer. Mais les bourreaux étaient bel et bien en train de lever leur fusil.

LE PREMIER TOUR DE MAGIE

MORGAN arriva à La Havane en décembre 1957, mû par un excitant secret. Il s'assura qu'il n'était pas suivi alors qu'il parcourait discrètement les rues éclairées au néon de la capitale. Présentée comme le "parc d'attraction de l'Amérique", La Havane offrait tout un éventail de tentations: le *night-club* du Sans Souci, où, sur des scènes à ciel ouvert, des danseuses aux hanches généreuses oscillaient sous les étoiles sur des airs de cha-cha-cha; l'hôtel Capri, où les machines à sous crachaient des dollars américains en argent; et le Tropicana, où des invités comme Elizabeth Taylor et Marlon Brando assistaient à des revues musicales somptueuses menées par les Diosas de Carne, autrement dit les "déesses de chair".

Morgan, qui était alors un jeune homme potelé de vingt-neuf ans, essayait de passer pour un simple villégiateur. Il portait un costume blanc à deux cent cinquante dollars, une chemise blanche et une nouvelle paire de chaussures. "J'avais l'air d'un gros richard de touriste", s'amusa-t-il plus tard.

Mais, à en croire ses proches et le récit non publié d'un vieil ami, il préféra à l'éclat des nuits havanaises une petite rue du centre-

ville, près d'une jetée d'où l'on apercevait La Cabaña, son pont-levis et ses murs couverts de mousse. Morgan s'arrêta près d'une cabine téléphonique où il retrouva un contact cubain du nom de Roger Rodríguez. Il s'agissait d'un étudiant radical aux cheveux noirs de jais et à la moustache bien fournie. Il s'était fait tirer dessus par la police pendant une manifestation et faisait partie d'une cellule révolutionnaire.

La plupart des touristes ne prêtaient pas attention aux nombreuses injustices ayant cours à Cuba, où beaucoup vivaient sans électricité et sans eau courante. Graham Greene, qui publia *Notre agent à La Havane* en 1958, devait dire plus tard : "J'appréciais l'atmosphère louche de la ville de Batista et je ne suis jamais resté assez longtemps pour me rendre compte du climat politique sinistre marqué par les emprisonnements arbitraires et par l'usage de la torture." Morgan, cependant, s'était renseigné sur Batista, qui avait pris le pouvoir lors d'un coup d'État en 1952 : il savait que le dictateur aimait trôner dans son palais et banqueter tout en regardant des films d'horreur, qu'il faisait torturer et assassiner les dissidents, dont on jetait parfois les corps dans les champs après leur avoir arraché les yeux ou leur avoir fourré leurs testicules écrasés dans la bouche.

Morgan et Rodríguez reprirent leur marche à travers le centre-ville et commencèrent une conversation discrète. Il était rare de voir Morgan sans une cigarette à la bouche – il communiquait généralement derrière un nuage de fumée. Il ne parlait pas espagnol mais Rodríguez connaissait quelques mots d'anglais. Ils s'étaient rencontrés à Miami par le passé, s'étaient liés d'amitié et Morgan faisait confiance à Rodríguez. Il lui confia qu'il avait l'intention de se rendre dans la Sierra Maestra, une chaîne montagneuse se trouvant sur la lointaine côte du Sud-Est de Cuba, où les révolutionnaires avaient pris les armes contre le régime. Il voulait s'engager auprès des rebelles et de leur chef, Fidel Castro.

Le nom de l'ennemi juré de Batista avait le goût excitant de l'interdit. Le 25 novembre 1956, Castro, avocat de trente-cinq ans et fils illégitime d'un propriétaire terrien prospère, avait lancé depuis le Mexique une invasion de Cuba par mer, avec quatre-vingt-un autres hommes, membres d'un commando auto-proclamé dont Che Guevara faisait partie. Après que leur bateau en bois fatigué eut abordé, Castro et ses hommes avaient pataugé dans l'eau qui leur arrivait à la poitrine et avaient gagné le rivage, pénétrant un marais où

les plantes enchevêtrées leur avaient déchiré la peau. Ils étaient bientôt tombés dans une embuscade tendue par l'armée de Batista et Guevara avait été blessé au cou. Plus tard, il devait écrire : "Je commençai immédiatement à me demander quelle serait la meilleure façon de mourir, à présent que tout semblait perdu." Seule une douzaine de rebelles étaient parvenus à s'échapper, dont Guevara, blessé, et le frère cadet de Castro, Raúl. Épuisés et assoiffés jusqu'au délire – l'un d'eux avait bu sa propre urine –, ils s'enfuirent dans les jungles pentues de la Sierra Maestra.

Morgan dit à Rodríguez qu'il avait suivi les avancées de la révolte. Après que Batista eut annoncé à tort la mort de Castro dans l'embuscade, ce dernier avait permis à un correspondant du *Times*, Herbert Matthews, de pénétrer la Sierra Maestra sous escorte. Ami proche d'Ernest Hemingway, Matthews ne souhaitait pas seulement couvrir des événements qui changeaient le cours de l'Histoire, mais y prendre part. Il avait été fasciné par le chef des rebelles, cet homme de grande taille, avec sa barbe folle et un cigare toujours vissé aux lèvres. "La personnalité de cet homme est écrasante, avait écrit Matthews. On avait là un fanatique instruit et engagé, un homme

d'idéaux et de courage." Matthews avait conclu que Castro croyait en "la liberté, la démocratie, la justice sociale, la nécessité de restaurer la Constitution". Le 24 février 1957, l'article avait fait la une du quotidien, renforçant l'aura romantique de la rébellion. Plus tard, Matthews devait commenter: "Un carillon se mit à sonner à travers la jungle de la Sierra Maestra."

Mais qu'est-ce qui pouvait bien pousser un Américain à se déclarer prêt à mourir pour la révolution cubaine? Quand Rodríguez interrogea Morgan, ce dernier répondit qu'il voulait être du bon côté et prendre des risques mais qu'il cherchait aussi autre chose: la vengeance. Un de ses amis américains qui s'était rendu à La Havane avait été tué par les soldats de Batista, révéla-t-il. Plus tard, Morgan devait donner plus de détails à d'autres Cubains: son ami, nommé Jack Turner, avait été surpris alors qu'il fournissait des armes aux rebelles. Il avait été "torturé et jeté aux requins par Batista".

Morgan dit à Rodríguez qu'il avait déjà pris contact avec un autre révolutionnaire. Ce dernier avait organisé son passage dans les montagnes. Rodríguez tomba de haut: le prétendu rebelle était un agent des services secrets de Batista. Il prévint Morgan qu'il était tombé dans un piège.